

# Alia Cardyn

Le choix  
d'une vie

SÉLECTION  
PRIX  
DES  
LECTRICES



CHARLESTON

« J'ai lu beaucoup de livres et j'en lirai encore beaucoup. Mais celui d'Alia Cardyn a marqué une page de mon âme. Un roman lumineux. »

Nicky Depasse, *ELLE Belgique*



CHARLESTON  
POCHE

## LE CHOIX D'UNE VIE

« Voici mon histoire. Elle aurait pu être si différente. Sans doute est-ce le réflexe facile d'une vie mature que de revisiter ses choix, d'oser les regarder pour ce qu'ils sont, autant de pas dans toutes les directions. Pourtant, je n'avais de cesse de marcher avec un but précis. À la minute de ma naissance, alors que je prenais ma première inspiration pour pousser ce cri puissant en quête d'air et de chaleur, mon destin était déjà tracé. Une chance m'était enlevée et le chronomètre lancé. Les lumières éblouissaient mes yeux s'ouvrant sur ce monde et il me restait si peu de temps pour réaliser mon rêve. »

L'épouse d'Archibald a disparu.

Mary s'interroge sur son désir d'enfant.

L'assurance du beau Jack est sur le point de vaciller.

Et la très discrète Adélaïde aura bientôt plus d'un secret.

Ils ont tous un point commun.

Oseront-ils faire ce choix qui changera leur destin ?

**« Une écriture ciselée, vive et intense.  
Terriblement humain voire humainement terrible...  
comme le désir d'enfant. »**  
**Michel Dufranne, RTBF**

**Diplômée en droit et en sciences politiques, Alia Cardyn est une ancienne avocate. Aujourd'hui, maman de trois enfants, elle consacre son temps à l'écriture et au coaching. Traduite en plusieurs langues, elle est également l'auteure, aux éditions Charleston, de *Une vie à l'attendre*, qui a reçu le Prix des Lecteurs Club 2016 et de *L'Envol*.**

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-346-1



9 782368 123461

8,50 euros

Prix TTC France

Rayon: Littérature générale

  
**CHARLESTON**  
**POCHE**

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

LE CHOIX  
D'UNE VIE

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019  
29, boulevard Raspail  
75007 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-346-1

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)  
et sur Instagram (@ Lilly Charleston) !

Alia Cardyn

LE CHOIX  
D'UNE VIE

Roman





À Benjy, celui qui dansait au loin,  
fabuleusement beau dans son habit de cow-boy.

« J'accepte la grande aventure d'être moi. »  
Simone de Beauvoir



## PROLOGUE DE MARY

**V**oici mon histoire. Elle aurait pu être si différente. Sans doute est-ce le réflexe facile d'une vie mature que de revisiter ses choix, d'oser les regarder pour ce qu'ils sont, autant de pas dans toutes les directions. Pourtant, je n'avais de cesse de marcher avec un but précis. Il semblait le même à chaque fois, mais s'est révélé sous des jours distincts. Je cherchais l'amour. Je cherchais une famille, ignorant que les dés seraient pipés dès le départ.

À la minute de ma naissance, alors que je prenais ma première inspiration pour pousser ce cri puissant en quête d'air et de chaleur, mon destin était déjà tracé. Une chance m'était enlevée et le chronomètre lancé. Les lumières éblouissaient mes yeux s'ouvrant sur ce monde et il me restait si peu de temps pour réaliser mon rêve. D'autres auraient le droit de s'égarer, voire de se tromper. Moi, je devrais connaître la voie et ne pas perdre

une seconde en chemin. Une pression énorme pour ce nourrisson qui tentait maladroitement de happer le bout d'un sein.

Le désert s'étend autour de moi jusqu'aux *mesas* au loin. J'appuie sur l'accélérateur et le vent dans mes cheveux me donne à nouveau vingt ans. Je réajuste mes lunettes pour me protéger des nuages de poussière qui se soulèvent sur mon passage. La radio joue les premières notes d'*American Pie* de Don McLean et, en quelques secondes, la musique et la voiture semblent s'accorder, la vitesse de l'une s'unissant au rythme de l'autre.

Je me rappelle ce soir-là, quand il ne fallait pas une décapotable pour me donner vingt ans. Il était face à moi, dansant dans ce bar bondé. J'avais cette intuition que mon prochain pas déterminerait tous les autres et, malgré cela, je n'ai pas osé. Je me suis contentée de l'observer, ses mouvements, son corps souple, cette aisance qui en faisait un dieu. Et puis, j'ai renoncé. Il était trop beau, trop assuré et moi je tremblais à la seule idée de tendre la main vers lui. Aurait-il fallu plus d'amour ? M'accorder le droit d'essayer ? M'offrir le luxe d'échouer ? Certainement. Mais je n'ai pas voulu perdre la face. Alors j'ai tourné la tête et mon corps a suivi, laissant passer ma chance.

Et l'histoire n'en a été que plus belle.

# PARTIE I

*La vie est une somme de possibles et, chaque jour, nous tentons de cheminer vers le meilleur.*

Vingt ans plus tôt  
Février 1997 – Novembre 1997



# 1.

*Mary*

**P**our atténuer ma peine, je me suis acheté cette peau de mouton qu'on jette négligemment au pied du lit. J'aspirais à plus de douceur et son pouvoir a opéré. Quand je m'éveille à l'aube, je pose immédiatement le pied au sol, peut-être pour me rappeler qu'elle est là, peut-être par instinct de survie. Elle a tout changé, au moins pour quelques instants.

Auparavant, lorsque mon corps s'animait, il n'y avait que cette pensée. *Je ne serai jamais maman.* Les plus beaux clichés de la maternité affluaient et je me répétais cette phrase terrible. *Je ne serai jamais maman.* Désormais, mon esprit se concentre sur la caresse et je gagne quelques secondes, parfois même une minute. Mes pieds sont accueillis et ce moelleux ralentit le processus inéluctable. Puis, je percute le sol dur et froid et la phrase revient. *Je ne*

*serai jamais maman.* J'aurais pu être tant de mères, l'imparfaite, la mère poule, la bohème, la rigide ou l'étourdie, mais à tout juste vingt-cinq ans, cela m'est déjà enlevé.

Cette réalité est entrée dans ma vie une après-midi de janvier, dans le cabinet d'un spécialiste. Il l'énonce sans préambule, apparemment inconscient de l'impact de ses mots. Deux phrases suffisent pour anéantir mon existence, me précipitant dans un avenir dans lequel une opportunité manquerait définitivement. Il les prononce sans me regarder, gêné sans doute par la tournure que prendra cette journée d'hiver.

— Voilà, les résultats indiquent que votre réserve ovarienne est diminuée. Si vous ne concevez pas un enfant dans les huit mois à un an, vous avez peu de chances de pouvoir être mère un jour.

Une formule légère pour annoncer l'indicible. Je veux répondre que c'est impossible, qu'il doit se tromper de patiente. Moi, je suis celle qui a quelques bouffées de chaleur et des cycles irréguliers ! En quoi cela peut-il me rendre infertile ?

Mais au fond de moi, je sais qu'il a raison.

Cette sentence me rappelle une discussion avec ma mère, un souvenir enfoui jusqu'ici. Je la revois maintenant, assise à mes côtés près de l'âtre, une tasse de thé entre les mains. Je dois avoir treize ou quatorze ans.

Cette après-midi-là, nous avons marché longtemps dans la neige avec mon père et quelques amis. Ses joues sont encore rosies par le froid. J'admire ses

traits délicats qui s'animent avec grâce. Plus tard, je voudrais ressembler à cette femme-là. Éternellement jeune. Éternellement engagée.

Elle pose sa main sur la mienne, comme elle a l'habitude de le faire pour capter mon attention, et s'approche pour éviter que les autres nous entendent depuis la cuisine. Elle me parle d'abord de la joie d'être mère, de son grand bonheur de m'avoir. Elle semble soudain hésitante, cherchant ses mots, marquant des pauses que seul comble le tortillement nerveux de ses mains. Elle m'explique que je ne suis pas enfant unique par choix, qu'après moi, elle n'a plus été capable de concevoir. Une sorte de ménopause précoce, me glisse-t-elle. Elle essuie une larme et ce geste fugace met un terme à une enfance insouciance.

Pour la première fois, ma mère est triste devant moi. Je découvre avec surprise que cet être joyeux et léger peut, elle aussi, avoir ses bagages, que la vie est plus que cet enchaînement de moments parfaits. Elle se penche vers moi pour m'embrasser sur le front et, avant que je puisse en savoir plus, se lève pour rejoindre les autres, croyant sans doute que nous aurons l'éternité pour poursuivre cette conversation.

Pour clore l'entretien, le spécialiste me pose une dernière question et, en réponse, j'ai ce rire nerveux. Un son que je ne connais pas, une sorte de gloussement en complet décalage avec ce cabinet aseptisé. En d'autres temps, j'aurais eu honte de cette tonalité rauque, si peu féminine, mais ici c'est son manque d'intelligence à lui qui prend toute la place.

Je me souviendrai toujours du ton qu'il a pris, m'indiquant qu'il m'accorde quelques secondes de son temps précieux pour partager sa science avec moi. Des syllabes hachées pour s'exprimer clairement, une intonation perchée pour compenser nos positions assises, d'égal à égal, alors que lui semble se considérer tout autre. Sa question provoque en moi des réactions bizarres.

Après le rire, une colère sourde prend possession de mes mains, j'ai envie de balayer les papiers sur son bureau, de le saisir par le col pour le plaquer contre ce tableau ignoble dont l'abstraction noie jusqu'au sens. Je rêverais de lui écraser les testicules pour lui rappeler combien on est peu de chose sur cette terre lorsque la douleur s'empare de nous. Je voudrais qu'il me rejoigne dans ma souffrance même si la sienne ne serait qu'éphémère. Qu'il puisse se représenter, ses précieux spermatozoïdes à l'étroit entre mes mains, cette perspective de ne jamais avoir d'enfant.

Au lieu de cela, je reste paralysée par la nouvelle. Et vissée sur ma chaise, je subis le pire. Il pose sa question une seconde fois et tout ce qu'elle contient de répugnant est magnifié.

— Est-ce que vous réalisez bien la situation ?

Est-ce que je comprends la situation ? Je rage de ne pouvoir articuler une phrase, même juste un mot, mais mes lèvres sont scellées par la tristesse qui m'habite désormais. Fait-on un jour le deuil d'un enfant, même non porté ?

Ce chagrin nouveau est comme une pierre posée sur mes genoux, m'immobilisant devant cet homme

que je veux fuir. Je ne peux pas être celle dont les ovaires ne fonctionneront bientôt plus. C'est impossible !

Je suis en pleine révolte quand une phrase me sort de ma torpeur.

— Cela fera 65 euros, mademoiselle.

Il appuie sur les voyelles de ce dernier mot, le coupable qui fait de ces douze mois de fertilité une prison à perpétuité. Quel miracle faudrait-il pour que ma vie conjugue rencontre, amour et fécondité en une année seulement ? Ce « *mademoiselle* » décortiqué résume parfaitement cette dure réalité. Il est trop tard pour moi. À seulement vingt-cinq ans, j'ai échoué avant même de commencer.

*Je ne serai jamais maman.* C'est en comptant les billets pour rémunérer l'homme en blanc que la phrase s'est imposée pour la première fois. Au départ, elle a semblé presque douce, sans doute parce qu'elle contient ce mot touchant, celui de mon rêve. *Maman*. Un mot si fort qu'il efface la négation qui l'entoure. Le mot qui rassure au creux de la nuit, on le crie dans un cauchemar d'enfant et la tendresse arrive. *Maman*.

Et c'est ce mot qui m'a portée, me soulevant de mon siège pour quitter ce médecin, trouver la force de toucher la paume de sa main et puis courir vers ma liberté, désormais limitée.

## 2.

*Jack*

**J**e ne crois pas avoir quoi que ce soit de particulier. Du charme peut-être. Un sourire, m'a-t-on dit quelques fois. La confiance certainement. Finalement, que faut-il de plus pour réussir ? Cela et la vie devant soi.

La porte de la brasserie s'ouvre sur une fille qui doit avoir mon âge. Elle semble chercher quelqu'un du regard puis renonce et se dirige vers le bar. Elle traverse la salle lentement, comme si chaque mouvement était un délice dont elle ne voulait se priver. Il m'est difficile de ne pas admirer ce spectacle aérien ; elle me rappelle ces bulles de savon et leur beauté éphémère. À chaque pas, sa chevelure ondulée rebondit juste ce qu'il faut et revient se poser sagement. Je tente de l'observer discrètement. Elle porte un blouson en cuir brun dont le col est cousu

de mouton, un petit côté canadien, chasseuse des grandes forêts, qui m'a toujours fait craquer. Oui, je suis ce genre d'homme, celui-là même en quête de petits détails qui inspirent une histoire.

Je vois son écharpe écossaise nouée négligemment et j'imagine qu'elle a quitté son appartement précipitamment, qu'au passage, elle a attrapé cette écharpe et l'a fourrée dans son sac. Au cas où. Ce n'est que quand elle s'est engouffrée dans ce vent glacial de mars qu'elle l'a enroulée rapidement autour du cou. Pas comme un accessoire pour magnifier sa tenue, non, comme une bête écharpe qui doit la protéger du froid. Je crois que c'est cette évidence qui me charme. Cette façon de raconter au monde que sa journée contient autre chose qu'une somme de choix guidés par les autres. Je fantasme certainement en espérant que cette fille-là vive juste pour elle, sans doute parce que ce serait l'atout parfait pour ma muse du jour. Aussi parce qu'avec cette liberté d'être soi, je pressens une possibilité d'ailleurs, comme si elle et moi pouvions embarquer sur un bateau, là, tout de suite et partir loin.

Je dessine consciencieusement des ronds avec mon verre quand la belle vient s'attabler au bar, deux tabourets plus loin, une place idéale pour continuer à l'épier. La condensation ébauche un cercle plus large, petit étang sur le zinc étincelant que le serveur s'empresse d'essuyer. Elle a posé un coude près de la pile de serviettes et fixe maintenant les bouteilles alignées sur les étagères devant elle. Elle doit forcément attendre quelqu'un. Un homme. Sûrement qu'une fille comme elle a toujours un homme qui court à sa rencontre. Elle ne

paraît pas troublée par les minutes qui s'écoulent et la solitude qui grandit. Je crois même surprendre un sourire de contentement, fugitif et léger.

Je pourrais tendre le bras et effleurer son épaule mais, au lieu de cela, mon regard glisse clandestinement sur elle, conscient que ce moment sera notre unique bout de vie partagé.

Pourtant, je voudrais m'approcher d'elle pour sentir son parfum et user d'un arsenal rodé pour l'emballer en une petite heure. Non, ce n'est pas de la prétention, ce sont mes statistiques.

Avec une fille de sa trempe, une fille qui semble n'avoir besoin de l'aval de personne, je commencerais en douceur. Évaluant ses réactions, je tâterais le terrain avec l'une ou l'autre question. Je risquerais peut-être un compliment mais seulement de ceux qui ne sont pas trop personnels, afin de réchauffer l'atmosphère sans me mettre à nu. Surtout ne pas sembler une proie facile. Puis, si elle souriait, je frôlerais son bras pour le plaisir, sentir mes poils se soulever brièvement en un frisson au contact de sa peau tiède. Et à cet instant précis, je baisserais la tête, simulant l'embarras, juste pour lui montrer le pouvoir de sa beauté sur moi. Aucune femme n'y résiste. Même les plus indépendantes. Ensuite, j'attendrais, la laissant venir, patientant pour le signal, la guettant tel un territoire qui reste à conquérir. Alors le signal se manifesterait, un sourire appuyé ou un rire un peu forcé, m'indiquant que je peux porter la main à hauteur de son visage et le caresser tout en la regardant dans les yeux. Si le ciel m'aidait, la radio jouerait l'une de ces musiques qui vaut la

bande-son d'un film sentimental. Imparable. Si je ne détectais aucun mouvement de recul, si elle soutenait mon regard ou le baissait en souriant, je saurais.

Mais tout cela m'est impossible. J'ai un autre projet et je dois me concentrer.

Aujourd'hui est un jour très spécial car je n'ai le droit de toucher à aucune femme.

### 3.

*Mary*

Certains nuits, je me réveille en sursaut dans cette grande demeure silencieuse. Je guette le moindre bruit comme si cela pouvait me réconforter. J'attends en vain puis me résigne à me lever. C'est l'angoisse qui me tire du sommeil, elle me saisit les tripes telles deux mains d'acier et les tord violemment. Mais ce n'est que lorsque les pensées arrivent en flots qu'elle me terrasse. Jusque-là, je tiens debout et parviens à me concentrer sur mes pieds nus avançant sur les longues lattes du parquet ancien. Je regarde droit devant moi ces murs d'un blanc parfait et, quand l'anxiété croît, je lève les yeux vers les plafonds sculptés.

C'est l'erreur que je commets à chaque fois. Penser que la beauté des lieux peut m'apaiser alors qu'elle ne va qu'alimenter ma crainte. Tout ici me

rappelle ce qui me fait le plus peur. Il ne me reste que quelques pas avant de me recroqueviller pour subir les assauts de mon mal. C'est un fauteuil choisi par un décorateur réputé qui sera ma prochaine destination. Je dois y arriver. Un pas après l'autre. Une dizaine sans doute et je pourrai m'écrouler dans ce nid douillet. Un pas après l'autre et, à chacun, une douleur plus forte. Elle est la vieille amie qui me visite quand mon monde vacille. Encore quelques centimètres et je me dépose dans ces coussins épais, les seuls bras qui m'accueilleront dans une autre nuit éprouvante. À la douceur de ce contact, les premières larmes coulent et les mots défilent identiques, toujours dans le même ordre. *Je ne veux pas mourir seule.*

Cette angoisse paradoxale pour une femme de mon âge est apparue à la mort de mes parents, un soir d'avril. Ils ont quitté la route et ma vie. Je viens d'avoir vingt-deux ans et brutalement, je deviens adulte. À l'autre bout de la ligne, il y a ce un médecin dont je n'ai pas saisi le nom mais dont la voix est gravée dans ma mémoire. Une voix qui tremble, celle d'un stagiaire dont je suis sans doute la première expérience douloureuse.

— Mademoiselle Mary Saily ? Je suis le docteur...

— Oui.

— Je vous... vous appelle...

Il hésite, bégaye, les syllabes s'enchaînent laborieusement les unes aux autres. Il semble initier la formule d'usage pour m'annoncer le pire puis renonce. Il prend une profonde respiration qui me donne l'impression qu'il me téléphone depuis une

plage du nord et cette image me fait sourire. Je veux croire à une erreur, j'espère que la fin de sa phrase ne sera pas celle que le début m'inspire.

J'attends que le vent arrête de souffler dans le combiné et cette seconde me paraît une éternité.

Enfin, il lâche la nouvelle. Terrible et définitive.

Il continue à me parler mais je n'entends plus rien. La tristesse me submerge, malmène mon ventre et forme un écran opaque entre le monde et moi.

Combien de temps suis-je restée immobile, le téléphone à l'oreille, témoin impuissant de l'embaras de ce jeune médecin ? Debout dans cette chemise de nuit gris perle offerte par ma mère pour mon anniversaire. C'est irréel, je peux encore sentir son odeur sur la soie de son cadeau. Comme pour chaque vêtement qu'elle me choisit, elle a pris soin de le laver et d'y verser quelques gouttes de son parfum à la lavande. C'est une tradition qu'elle a initiée lorsque j'étais petite fille, sans doute pour me reconforter, sa manière à elle de me dire qu'elle serait toujours là. Puis, ce geste s'est répété malgré les années qui passent et ni l'une ni l'autre n'a jamais su le lâcher. Une attention à l'image de ma mère, subtile et touchante.

De plus en plus nerveux, le médecin débite les phrases censées m'apaiser. Moi, je suis déjà loin, bien incapable de saisir le sens de ses paroles. Nous sommes deux prisonniers de cet appel, moi paralysée par le chagrin et lui condamné à me tenir la main jusqu'à ce que je me manifeste. Mais mon silence se prolonge dans la nuit noire.

Je ramène les genoux contre mon torse, à la recherche d'un contact, fût-ce celui de mon propre corps. C'est cela la vraie solitude. Mes bras enlacent mes jambes, une position impuissante face aux crampes qui reprennent. L'angoisse m'attaque de toutes parts, le ventre et l'esprit se contractent dans un même mouvement. Tout mon être semble vouloir abandonner sous ces vagues de douleur. Je me force à me rappeler que, comme pour les autres nuits, j'y survivrai.

Même si je n'y crois pas, je m'oblige à suivre les étapes pour sortir de la crise. D'abord, ouvrir les yeux sur ce qui m'entoure pour ne pas me laisser engloutir par elle. Je tente de ralentir le rythme de ma respiration et balaie du regard le vaste salon. Un espace démesuré pour la jeune propriétaire que je suis. Les grandes fenêtres sont habillées de rideaux en lin au drapé luxueux. Des canapés de couleur claire encerclent une grande table basse sur laquelle ont été disposés de magnifiques livres de décoration que je n'ouvrirai jamais. Quelques coussins semblent jetés au hasard mais il n'en est rien, leur rôle est de rappeler par quelques touches élégantes la couleur des vases que la femme d'ouvrage fleurit régulièrement.

Tout ici a été choisi avec soin, chaque élément ayant pour mission de contribuer à la sérénité du lieu. Je ne suis pour rien dans cet agencement parfait, j'ai préféré laisser les professionnels agir. J'ai toujours apprécié ce qui est beau mais je suis incapable de le concevoir.

Quand j'ai acheté cette grande maison avec l'héritage de mes parents, j'ai eu l'illusion que si mon foyer était agréable, cela atténuerait la peine. J'ai

été naïve d'espérer que l'esthétique puisse compenser l'absence d'amour et j'ai vite compris qu'il n'en serait rien.

Des photographies de contrées lointaines ponctuent ci et là les murs blancs de pauses exotiques. J'ai cru qu'elles aideraient mon esprit à fuir un deuil trop lourd. Je les ai sélectionnées avec enthousiasme, espérant me débarrasser d'un chagrin tenace. Sur ma préférée, une rivière se faufile dans la jungle d'un vert éclatant. Sur une autre, une mer chahutée se présente en centaines de points colorés tel un tableau impressionniste. Je me force à les admirer tour à tour, je me hasarde à aller plus loin, à sentir la caresse des vagues sur mes pieds ou à entendre le murmure de la rivière, n'importe quoi qui me fasse oublier mon présent.

Je respire une nouvelle fois en gonflant mon ventre au maximum puis je pose mes mains autour de mon nombril et expire l'air le plus lentement possible. Je dois me concentrer sur ce souffle pour anéantir la peur et chasser cette phrase. *Je ne veux pas mourir seule.* Il ne faut plus penser. Mon univers doit se réduire à ce souffle. Je répète l'exercice et les tensions me quittent progressivement.

Dehors, les premières lueurs du soleil réchauffent les champs à perte de vue. Une nouvelle journée s'offre à moi et, avec elle, l'opportunité d'un salut.

## 4.

*Jack*

**L**e local est froid et impersonnel. Je descends mon pantalon et m'assieds dans un fauteuil que j'aurais souhaité plus confortable. J'hésite un instant à saisir l'un des magazines qui s'empilent sur la table à côté de moi. Mais en ai-je vraiment besoin ? En une seconde, m'apparaissent les plus jolies de mes dernières conquêtes, une compilation que le cinéaste que je suis a soigneusement répertoriée pour les moments de solitude. J'ajoute mentalement une petite musique de fond – *Let's get it on* de Marvin Gaye sera parfait. Le film se déroule au rythme de sa bande-son et je m'exécute docilement, en évitant de songer à tous ceux qui m'ont précédé ici.

Il ne me faut que trois conquêtes pour remplir un petit pot que je referme consciencieusement. Je ne veux pas perdre une goutte de mon labeur. Je

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Le choix d'une vie**  
Alia Cardyn



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et  
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON